In memoriam Jacques Le Brun (1931-2020)

In memoriam Jacques Le Brun (1931-2020)

In memoriam Jacques Le Brun (1931-2020)

In memoriam Jacques Le Brun (1931-2020)

Pierre Antoine Fabre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/52018>

DOI : 10.4000/assr.52018

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 9-12

ISBN : 978-2-7132-2826-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Antoine Fabre, « *In memoriam* Jacques Le Brun (1931-2020) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/52018> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.52018>

***In memoriam* Jacques Le Brun (1931-2020)**

Jacques Le Brun
Jérôme Paconi/Seuil

Jacques Le Brun, né en 1931, directeur d'études à l'École pratique des hautes études depuis 1978¹, est mort le 6 avril 2020 à Paris, victime du coronavirus. Nous sommes certainement nombreux, en particulier parmi les spécialistes de l'époque moderne, à avoir lu ses ouvrages, articles, éditions critiques, à l'avoir entendu dans de nombreux colloques, à avoir assisté, comme auditeurs ou comme élèves, à son séminaire de l'EPHE².

1. Agrégé de lettres, il avait amorcé sa carrière universitaire au lycée d'Oran pour l'année 1955-1956, avant un séjour à la Fondation Thiers qu'il rappelait souvent comme un moment important pour l'affirmation de son travail de recherche. François Trémolières publie des informations très précises sur la biographie de Jacques Le Brun dans « Jacques Le Brun (1931-2020). Critique textuelle et histoire de la spiritualité », *XVII^e siècle*, 290, 2021.

2. On trouvera une bibliographie complète de ses travaux, jusqu'à cette même année, dans la livraison de la revue *Le Genre humain*, 48, 2009, « L'impensable qui fait penser », coordonnée par Annie Tardits-Le Brun, François Trémolières et Pierre Antoine Fabre, qui avait été consacrée, en coopération avec Jacques Le Brun lui-même, aux perspectives ouvertes par ses recherches récentes – car il ne voulait pas d'un « hommage » (<https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-2009-1-page-197.htm>).

C'est dire si nous éprouvons concrètement la disparition de cet esprit souverain, grand maître de l'histoire des institutions et de la spiritualité chrétiennes dans ces cinquante dernières années; mais un grand maître qui non seulement se mettait à l'école de ses cadets, dont il lisait les travaux avec une scrupuleuse bienveillance³, mais qui s'était mis aussi, dans un geste fondamental, à l'école d'un savoir qu'il considérait – à l'instar de Michel de Certeau, avec lequel il poursuivit un dialogue intense – comme puissamment fécond, pour penser l'histoire des institutions comme les aventures de l'esprit: le savoir de la psychanalyse. Celui-ci, dans ses développements lacaniens, fut aussi pour lui un engagement pratique, dans le cadre de l'École de psychanalyse Sigmund Freud en particulier, pour laquelle il fut un compagnon de route très actif jusqu'à sa mort. Il fut même le théoricien de cet engagement, puisqu'il écrivit peu avant sa mort une remarquable tentative d'élucidation de sa position au sein de l'École comme « non-analyste »⁴.

Jacques Le Brun fut aussi un maître qui, par son immense culture, forgée dans un labeur d'éditeur critique qui l'occupa pendant des décennies (il fut l'auteur du *Fénelon* de la Pléiade et l'un des principaux artisans des 18 volumes de la *Correspondance* du même...), pouvait cerner au plus près le sens des déplacements mystiques de la tradition théologique et spirituelle à l'époque moderne et livrer, sur ce sujet comme sur tant d'autres, des textes essentiels, du *Pur amour. De Platon à Lacan*, en 2004, jusqu'à *Dieu. Un pur rien. Angelus Silesius, poésie, métaphysique et mystique*, en 2019. Fénelon fut aussi l'un de ses guides dans l'exploration des formes d'articulation du théologique et du politique à l'âge de l'absolutisme: *Le pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire*, sera, en 2009, l'un des aboutissements de cette enquête.

Avec le premier recul que nous avons, plusieurs mois maintenant après sa disparition soudaine, trois premiers traits me semblent s'imposer.

Le premier concernerait le sens du texte, tel que Le Brun en donne lui-même un aperçu dans un portrait de son propre maître, Jean Orcibal, qui peut presque faire figure d'auto-portrait masqué: « À la limite [...], Jean Orcibal a pu proposer comme exercice “un texte inconnu dont on a à déterminer par une analyse méthodique la signification et l'origine” [...]. On comprend que J. O. ait pu insister sur la “vocation” requise chez celui qui aborde [la voie purgative des mystiques]. Mais à la voie purgative succède la voie illuminative, la découverte [...], moment où le moi de l'historien, désapproprié par l'ascèse du travail, découvre, au sens propre, l'objet, peut-être la figure de l'autre, un Jansénius, un Saint-Cyran, un Fénelon⁵. » On peut d'ailleurs dire que le parcours singulier qui fut celui de Le Brun comme auteur tardif, livrant ses principaux ouvrages – au-delà de ses travaux académiques – après plusieurs décennies d'écriture/

3. Il faut en particulier insister sur les très nombreuses recensions que Le Brun a signées (d'une signature aussi exigeante que discrète) pendant toute sa vie, pour plusieurs revues, dont la nôtre.

4. J. Le Brun, « Le non-analyste », *Carnets de l'ESPF*, 111, 2018, p. 111-115.

5. J. Le Brun, « Présentation », in Jean Orcibal, *Études d'histoire et de littérature religieuses XVII^e-XVIII^e siècles*, études réunies par J. Le Brun, J. Lesaulnier, Paris, Klincksieck, 1997, p. 7-21.

lecture par les recensions, par les chantiers d'édition, rend compte à lui seul de cette « école du texte » à laquelle il s'était mis : ou comment, dans la mesure où rien de ce que l'on peut appeler l'expérience ne peut être saisi hors des textes qui en ont gardé la trace, alors ce sont finalement ces textes, mais seulement s'ils sont *lus et relus* (on écrirait presque : expérimentés avec expérience), qui nous apparaissent comme portant en eux des foyers d'intensité spécifiques, des lieux d'expérimentation ; car c'est là que s'inscrit ce qui s'écrit. Aussi la *leçon* (dans le double sens d'une lecture et d'un enseignement) de ce travail est-elle de ne jamais chercher derrière, ni dessous, mais dedans, dans l'épaisseur du texte.

C'est tout ce qu'il fallait entendre quand Jacques Le Brun disait de quelqu'un qu'il « travaillait bien ».

Mais on pouvait aussi l'entendre, à la première écoute, comme une forme de jugement de valeur, et cela pourrait nous porter à un second trait dominant, qui aura traversé toute la pratique sociale et intellectuelle de Le Brun : une prise au sérieux des institutions (de ces instances qui produisent, justement, des jugements de valeur). Une prise au sérieux qui, et j'utilise pour cela à dessein cette formulation, pourrait aussi bien être le contraire. On décide de prendre au sérieux ce que l'on pourrait ne pas. Et il me semble que ce fut son cas, aussi bien avec l'institution ecclésiastique, qu'avec l'institution universitaire ou avec l'institution psychanalytique, toutes trois rangées ici dans un ordre grossièrement biographique. De la même manière qu'il n'y a que du texte, il y a toujours de l'institution. Et c'est peut-être elle, si, là encore, on sait la saisir dans son épaisseur, qui sait le mieux *ce qu'il en est*. C'est bien pour cela qu'il faut en faire cas, et que Le Brun était toujours, est toujours dans ses textes très attentif, par exemple, à ne pas laisser la bride sur le cou des mystiques, à ne pas oublier qu'ils étaient eux-mêmes souvent en quête d'orthodoxie, qu'ils n'ignoraient pas que c'était le meilleur moyen d'avoir la paix. Il est remarquable que, dans trois configurations – pour employer un mot qui lui est familier – pourtant bien différentes, Le Brun a occupé des places comparables, ou qu'il serait intéressant à tout le moins de tenter de comparer : une distance radicale, ou plus précisément radicalisée après la fin des années 1960, par rapport à une Église cependant intimement connue dans ses seuils, ses rituels, ses discours et ses pratiques ; une situation à la « limite interne », pour le dire comme Aristote, du corps universitaire, l'École pratique, et sans jamais avoir voulu orner son torse des « breloques » qu'il remarquait chez nombre de ses pairs ; une fonction paradoxale, je l'ai déjà noté, auprès de plusieurs écoles freudiennes, dont il avait presque pour mission d'observer, justement, en quoi elles pouvaient relever d'un rapport et d'un écart avec d'autres « institutions du sens »⁶.

Les lecteurs réguliers de Jacques Le Brun ne pouvaient qu'être frappés, dans ces dernières années qui furent hélas ses dernières années, d'une question insistante, presque lancinante, et dont il songeait d'ailleurs lui-même à formaliser l'expression : celle de la négation, qui était du reste à l'œuvre dans

6. J'emprunte la notion à Vincent Descombes, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1994.

son « Non-analyste ». Il en a donné une formulation précise dans « Le non-savoir de la négation », contribution à la *Pensée sans abri* : « Ces textes du XVII^e siècle nous invitent à réfléchir sur la double valeur de la négation, que les mots composés, par exemple “non-volonté”, ou les mots formés avec le préfixe *in-*, comme “inaction”, “inexistence”, “involonté” mettent en lumière. Il y a une négation qui est marque d’absence [...]. Mais il y a aussi une négation *qui affecte la chose de négativité* [...]. L’inaction ne sera pas une pure absence d’acte, mais un “acte de ne pas” [...]. Cette marque de négativité au cœur du discours apparaît dans ce qui est à la fois *opération linguistique et mode stylistique* chez les mystiques⁷. » Le monde mystique fut en effet, sans doute, le foyer de cette méditation sur la négation, en tant que celle-ci devient irrésistiblement une *double* négation, une négation de la négation. Dieu n’est pas cela, et cependant il n’est pas ce « n’être pas ». Le pur amour de Dieu n’est pas un amour dont on puisse attendre quoi que ce soit, mais il ne peut pas non plus ne pas, dans sa pureté même, nourrir quelque espérance. Ce que l’on appelait jadis le « péché philosophique », ou la supposition impossible de l’inexistence de Dieu, intéressait tant Le Brun parce qu’elle inscrivait dans le discours théologique lui-même la logique de ce double saut. Mais le plus remarquable est que cette logique, si elle prenait feu, en quelque sorte, à l’approche de Dieu, était loin de se réduire à cette sphère-là. L’abdication impossible, par exemple, qui l’occupa beaucoup aussi, n’était-elle pas entièrement fondée sur ce *mouvement de pensée*, par lequel le monarque ne pouvait pas ne pas rester monarque dans l’acte même par lequel, en tant que monarque, il jetait bas sa couronne ? Et l’on pourrait suivre longtemps ce fil⁸, le long duquel, on peut tout au moins en faire l’hypothèse, la violence des contradictions irréductibles dont Lacan fut un logicien très attentivement lu par Jacques Le Brun ne cessa de venir troubler le ciel trop clair des dialectiques philosophiques.

Lorsque le mal l’a emporté, Jacques Le Brun venait tout juste d’achever *Le Christ imaginaire au XVII^e siècle*, recueil d’études sur la vie de Jésus comme miroir de l’humanité dans lequel il explore les énigmes du Dieu fait homme : était-il beau ? Pourquoi n’a-t-il jamais ri ? Et plus généralement peut-on écrire la vie de celui qui n’était pas un saint ? Peut-on l’écrire au-delà de ce que lui-même en voulut faire savoir par ses *Évangiles* ? Une question qui court... jusqu’au « scandale » de la *Vie de Jésus* de Renan au XIX^e siècle. Cet ouvrage sera prochainement publié par les Éditions Jérôme Millon et les *Archives* ne manqueront évidemment pas d’en rendre compte.

Pierre Antoine FABRE

7. Muriel Pic, Barbara Selmecci Castiani, Jean-Pierre van Elslande (dir.), *La pensée sans abri. Non-savoir et littérature*, Nantes, Cécile Defaut, 2012, p. 27-45 (italiques ajoutés). Linguistique et stylistique : ce sera la méthode de J. Le Brun pour la lecture d’Angelus Silesius dans *Dieu. Un pur rien...*, op. cit.

8. Voir par exemple J. Le Brun, « L’ange, l’image et la positivité de la négation », *Carnets de l’EPSF*, 109, 2018, p. 21-31.